

Carnets 1

septembre 1994

Directeur de la publication : *Annie Tardits*
Rédaction : *Françoise Samson*
Page de couverture : *Catherine Schapira*

SOMMAIRE

1) <i>Editorial</i>	5
2) <i>A Savoir...</i>	
POURQUOI LA FIN DE LA CURE EST-ELLE SI IMPORTANTE POUR LA PSYCHANALYSE?	
- <i>Annie Tardits</i> : Introduction	8
- <i>Daniel Bartoli</i> : Pour un traitement possible de la maladie infantile de la psychanalyse.....	10
- <i>Patrick Valas</i> : Pourquoi la fin de la cure est-elle si importante pour la psychanalyse ?.....	16
- <i>Françoise Samson</i> : Vers la fin de la cure	21
- <i>Chantal Menu</i> : "Parlez-moi d'amour..."	26
- <i>Suzanne Boschi</i> : Le moment de conclure	30
- <i>Charles Nawawi</i> : La théorie de la fin de la cure chez Freud.....	35
- <i>Annie Tardits</i> : Conclusion.....	48
3) <i>L'air du temps.</i>	
- <i>Jacques Lebrun</i> : Une théorie de l'inceste	50
- <i>Marie-Laure Susini</i> : L'exposition Joseph Beuys à Beaubourg.....	59
4) <i>Cartels et espaces</i>	61
5) <i>Enseignements</i>	62
6) <i>Éphémérides</i>	67

ÉDITORIAL

Les *Carnets* ouvrent leurs pages à quiconque, membre de l'École de psychanalyse Sigmund Freud ou personne ayant inscrit son travail dans un cartel ou un espace, veut participer à l'élaboration théorique et clinique. Ils diffusent, dans le cadre de l'École, les articles, contributions, documents, informations pouvant servir à cette élaboration.

Ce mode de circulation *interne* des textes permettra à chacun de rester au courant de ce qui se fait dans l'École et de faire savoir aux autres, au jour le jour, les questions qui l'occupent ou ses trouvailles. Cette apparente "légèreté" n'implique cependant pas que tout et n'importe quoi paraîtra dans les *Carnets*. D'ailleurs, ceux-ci peuvent également servir de banc d'essai pour des publications externes plus ciselées.

Interne ne veut cependant pas dire fermé : la rubrique des *Carnets*, intitulée "L'air du temps" accueillera les comptes-rendus de lecture, impressions de colloques, rencontres ou expositions diverses, bouts de traductions, que chacun voudra présenter.

Certains d'entre nous travaillent dans des institutions, ne pourraient-ils pas faire part, dans les *Carnets*, de leurs réflexions sur leur expérience et les difficultés spécifiques qu'ils y rencontrent ? Car cela, aussi, regarde la psychanalyse.

Ce premier numéro des *Carnets* est consacré aux deux réunions de travail de l'École, en Juin 1994, dont le thème était : Pourquoi la question de la fin de la cure a-t-elle tant d'importance pour la psychanalyse ? Les exposés présentés lors de ces réunions y figurent intégralement. J'espère pouvoir, pour les prochaines réunions, publier également l'essentiel des discussions suscitées par les exposés : on y percevra ainsi mieux la respiration de l'École que par le biais de simples comptes-rendus.

La teneur et la tenue des *Carnets* sont l'affaire de chacun : le style de l'École s'y lira.

Françoise Samson.

A savoir...

Pourquoi la fin de la cure est-elle si importante pour la psychanalyse ?

Annie Tardits

Introduction à la réunion du 26 juin à Nîmes.

Le 8 mai dernier, jour de l'assemblée constituante de l'École de psychanalyse Sigmund Freud, deux rendez-vous de travail ont été pris, dans un délai assez bref. Nous n'avons pas attendu la rentrée : il y avait une hâte à remettre certaines questions au travail après un temps que nous avons pu vivre comme un temps de panne - faute peut-être de savoir penser le travail psychique à l'oeuvre dans l'épreuve du collectif.

Un rendez-vous a été pris à Paris, l'autre à Nîmes. C'était prendre acte que les structures d'école sont à articuler avec des communautés de travail localisables dont les spécificités sont à reconnaître, à retrouver peut-être. Ces spécificités sont plus historiques que géographiques ; ce sont des bouts d'histoire qui se sont croisés, tissés, dans les déplacements des uns et des autres.

Pour ces rendez-vous, une même question s'est imposée : pourquoi la fin de la cure est-elle si importante pour la psychanalyse ? C'est sans doute que c'est *une* - peut-être *la* - question qu'une école de psychanalyse doit poser, précisément à son commencement. Elle oriente en effet l'instauration d'une "communauté d'expérience dont le coeur est donné par l'expérience des praticiens" (J. Lacan, *Proposition du 9 octobre 1967*, *Analytica* n°8). Cette expérience, ce sont *les cures*, certes ; cette expérience, c'est *la* cure, celle-là même du praticien. La fin de l'une est au principe du commencement des autres.

Dans les interventions d'hier après midi sur l'écriture, il a été beaucoup parlé de l'origine, y compris de ce qu'elle a d'impensable. C'est la question que Freud formule à Hans, laissé en plan avec l'énigme de son sexe et de son existence : la question de là où était le sujet "bien avant qu'il ne vînt au monde" (S. Freud, *Cinq psychanalyses*, PUF, p.120). Mettre hors champ cette question impossible, ce serait mettre hors champ le "fini" de l'analyse ; ne resterait que l'"infini".

Cette question, Lacan ne la lâche pas. J'en retiendrai pour indication cette formulation de 1973 à Montpellier : "par quel truc ça s'est produit ?" Par quel truc un sujet, en un point tout à fait local - ce qui n'est pas sans faire penser à la lettre - est l'effet du signifiant ?

Que ce truc se dévoile fait qu'une analyse est didactique, enseignante. C'est sans doute, aussi, ce qui peut justifier quelque ambition thérapeutique de la psychanalyse, car ça pourrait avoir quelques conséquences pour le symptôme dans son joint au fantasme.

Parce que l'énigme de l'origine et celle des fins dernières fait le lit de la religion, la question retenue est un point crucial où se décide l'avenir de la psychanalyse en tant que s'y décide ce qui l'emporte de sa proximité ou de son antinomie avec la religion.

Enfin, c'est dans ce point, où se rencontre réellement l'inhumaine vérité du sujet qui file dans la marge du texte, que pourra se décider si la psychanalyse sait, mieux que l'humanisme qui y a échoué, prendre en compte le pas-homme, assimiler la barbarie. Je ferai l'hypothèse que c'est cette question, d'une actualité particulière après la *Shoah*, qui détermine les avancées de Lacan sur la fin de la cure.

Mais pouvons-nous nous orienter dans les avancées de Freud et de Lacan sur ces questions, dans leurs écritures, sans lester nos lectures par le réel de l'expérience ? C'est le plus difficile, à quoi nous sommes tenus.

Pourquoi la fin de la cure a-t-elle tant d'importance pour la psychanalyse¹ ?

Le sujet est en droit d'attendre de la psychanalyse quelques effets qui vailent dans la durée d'une vie, laquelle n'est pas éternelle.

La vie trouve sa limite dans la mort et prend son sens du désir qui la porte. Celui-ci a une fonction limitée. Son accès peut être difficile, son sort pas si enviable. Il faut du temps pour le réaliser, on peut chercher à le fuir. Il y a l'après-coup du temps pour comprendre, que les psychanalystes connaissent bien, mais il y a aussi le trop tard qu'ils négligent le plus souvent. Une articulation est à produire entre le temps logique et la durée du temps réel.

Le temps joue un rôle important sous plusieurs incidences dans la technique psychanalytique, notamment dans la durée totale de la cure. Il implique un sens à donner à son terme. C'est déjà une question préalable à celle des signes de sa fin. Ce terme, il faut bien le fixer, mais pas de façon anticipée comme Freud le fait avec L'Homme aux loups, avec pour résultat catastrophique de le laisser irrémédiablement dans l'aliénation de sa vérité.

La durée de la cure peut être fixée comme indéfinie. Cela veut dire non pas illimitée, laissée au flou et à l'ineffable, mais au contraire limitée de façon asymptotique, dérivée, différenciée, et par conséquent cernable et transmissible, même si sa portée est infinie². Avec les propres mots de Freud, finie, indéfinie, on peut prendre la mesure du chemin tracé par lui pour poser la problématique du terme de la cure, d'autant plus que chacune est

¹ Texte écrit et remanié de mon intervention du 14 juin 1994 à l'École de psychanalyse Sigmund Freud.

² D. Bartoli énonce: "que le psychanalyste doit dire la fin de la cure". Ce devoir de signifier, au sens d'interpréter, la fin de la cure de son analysant en passe pour le psychanalyste par le dire de la sienne propre.

singulière, confrontant le psychanalysant et le psychanalyste à la notion de limite :

- Dans la durée des séances qui n'est pas celle de l'horloge. Ainsi des dites "séances courtes" de Lacan que l'on ferait mieux de qualifier de séances où le sujet est pris de court quant à la signification, cela est lisible dans tout son enseignement.

- Dans l'interprétation qui doit être prête pour toucher au réel dont le rendez-vous est toujours manqué.

- Dans la direction de la cure, dont l'orientation est en rapport avec la conception que le psychanalyste se fait de son terme, le transfert dans la psychanalyse étant le concept même du temps de déroulement de la cure.

Pour autant, le sujet entrant dans le chapeau analytique, tel un lapin avec des guêtres, doit-il en ressortir comme un escargot tout chaud ? Cela arrive, on l'a vu dans une certaine école toute entière occupée à la production intensive de *travailleurs décidés*, à partir d'une élaboration conceptuelle posant comme un continuum la transformation du *travail du transfert* en *transfert de travail*. *Mettre au travail l'être* du sujet, objet *a*, comme on semble le dire dans cette école, c'est, ni plus ni moins, transformer le psychanalysant en étudiant.

Si au commencement de la cure est le transfert, c'est à dire l'amour, de son fleurissement³, doit advenir le désir qui en est la métaphore. Autrement dit, le sujet mis au travail de l'élaboration du scénario de son fantasme, soit sa construction, agit, même à passer au lieu du malheur, un désir qui peut parfois lui *rendre la vie amie* et l'amener au moment de conclure la cure.

Faut du temps pour cela. Freud est là-dessus sans équivoque : la volonté de "raccourcir" la durée des cures participe d'un mépris pour les patients. Les praticiens impatients élaborent toujours des théories de la cure qui font retour à la suggestion dont Freud a eu tellement de difficulté à sortir la psychanalyse:

- Introjection de l'analyste chez Ferenczi.
- Identification au Surmoi de l'analyste chez Strachey.
- Identification au moi de l'analyste chez Balint.

³ Lacan espérait de la psychanalyse un reflourissement de l'amour, particulièrement absent dans les sociétés modernes.

- Initiation "scientifique" du patient chez Szasz.
- Sujets libres ou *non-dupes* chez certains "post-lacaniens".
- *Travailleurs décidés* "sous-transfert" chez Miller et son école.

Ceux qui veulent fixer le terme de la cure à partir de telles coordonnées prétendent en fait pouvoir répondre à la demande du sujet en s'offrant comme modèles. Toutes ces orientations restent en deçà du plan de l'identification, alors qu'à repérer ses amarres à la structure, le sujet peut changer le cours de son histoire, au lieu de répéter toujours la même.

Lacan livre à ses élèves une question cruciale pour la psychanalyse quand il conçoit comme le seul vrai terme logique de la cure celle qui conduit le psychanalysant à passer au psychanalyste :

- ce qui implique de distinguer la passe de la fin de la cure.
- ce qui ne se confond pas avec l'exercice de la profession.

Certains s'en aperçoivent, quand ils commencent à pratiquer. Notamment à l'occasion des contrôles, dont la demande participe du principe que *le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même*.

Ces avancées de Lacan ont des conséquences considérables, j'en soulignerai deux :

1/ Toutes les autres fins de la cure, autres que celles conduisant à devenir psychanalyste, doivent-elles être considérées, dès lors, comme des sorties prématurées, des arrêts, voire des impasses dans la réalisation de l'opération vérité sur le désir, avec pour résultat majeur l'infinitisation du transfert, même si le sujet peut s'en satisfaire ? Beaucoup de cures, dont les psychanalystes ne disent rien s'achèvent ainsi. Sur cette pente, l'incompréhension du terme de Lacan *vivre la pulsion* conduit certains à l'interpréter comme la possibilité de l'accès à une jouissance sans frein, alors qu'il s'agit au contraire de reconnaître la castration ne laissant pas le sujet libre mais divisé. Encore plus confusionnel est la volonté affichée de *mettre*, à tout crin, *la psychanalyse au chef de la politique*. Cela conduit inmanquablement à l'amour de l'institution

pour soumettre la psychanalyse au désir politique de dieu en confondant le champ freudien avec L'Empire de la Vérité⁴.

Le souci thérapeutique n'est pas absent comme horizon de la cure dans laquelle on essaie d'assurer ce qu'il faut de jouissance dans le parler pour que l'histoire continue. Lacan pouvait dire, dans une de ses conférences aux U.S.A., qu'une analyse n'a pas à être poussée trop loin. Quand l'analysant pense qu'il est heureux de vivre, c'est assez. Sur ce point il rejoint Freud pour qui la cure s'achève de façon satisfaisante si le patient peut aimer et travailler, mais comment le psychanalyste pourrait-il mesurer le degré de bonheur de son patient ? Dans ce cas, si le terme de la cure appartient à l'analysant, qu'il renonce à pratiquer la psychanalyse, à vouloir en rester là.

2/ *Fabriquer* le psychanalyste, pour se faire l'axe de tant de vies, implique pour l'analysant un pas au delà de sa satisfaction de sujet, un certain mode de transgression par rapport à ses autres modalités de satisfaction pulsionnelle.

- Pour accéder à toutes les formes de savoir depuis le savoir-faire jusqu'au savoir scientifique en forçant sa passion de l'ignorance.

- Pour donner nom à ce qu'il aura été dans le désir de l'Autre, afin de coller suffisamment à la structure qui le détermine en l'ayant cernée d'un bout de savoir à loger dans le réel. Mais se vouloir dupe de la structure comporte une part de *désêtre* liée à la prise du désir, l'horreur de l'acte y trouve sa raison.

Le désir de savoir c'est le désir du psychanalyste, soit le savoir de la structure qui se démontre. Il peut s'inventer mais pas s'imiter. Tenir la position du semblant, c'est laisser vacante la place de l'Autre pour que le sujet réalise son désir comme étant le désir de l'Autre. Tout autre chose est de faire semblant, car c'est se mettre à la place de l'Autre où le désir du sujet est captivé. Cela conduit à la canaillerie ordinaire pour exercer sa haine de l'autre.

Choix contingent, l'acte psychanalytique porte à l'enthousiasme parce qu'il produit un déchaînement de la vérité dans une efflorescence de jouissance liée au délestage des signifiants - une touche du réel. Ce n'est pas forcément tragique,

⁴ Lire à ce propos les deux ouvrages de P. Legendre publiés chez Fayard, *Le désir politique de Dieu* et *L'Empire de la Vérité*.

mais pas non plus de tout repos parce que toutes les saloperies déroulées dans l'analyse reviennent au sujet en éclair, lui permettant parfois et au mieux, d'apercevoir certains reliefs non sans l'impression désespérante mais heureusement transitoire de n'avoir fait aucun travail. La subversion du sujet traduit le mouvement de retournement, d'oscillation propre au battement de la structure, par où le savoir comme jouissance de l'Autre passe au *désir de savoir*.

Ce qui est réalisé au terme d'une cure, justifie-t-il son entreprise ? Bref, si on peut faire bref en la matière, la question n'est pas seulement de savoir qu'est-ce que la psychanalyse et comment ça marche, mais à quoi elle sert ?

Je sais, de ma cure, être en difficulté avec mon inconscient.

J'ai éprouvé, de la passe, que cette difficulté tenait à ce que même si *l'Autre sait qu'il n'est rien*, on ne le débarrasse pas de sa vérité ni de son savoir.

J'ai appris enfin, de mes contrôles, qu'à m'efforcer de savoir y faire avec cette difficulté même, je pouvais répondre là où j'étais attendu comme psychanalyste dans l'interprétation puisque, sa place, j'ai voulu la tenir.

Quant au *Bien-dire* de la psychanalyse dans le malaise de la civilisation, comment un seul saurait-il et pourrait-il même le tenir ? Il faut se mettre à plusieurs pour en répondre dignement. Une école est nécessaire, freudienne si possible.

Françoise Samson

Vers la fin de la cure.

Une vie n'est pas éternelle, disait Patrick Valas, au début de son intervention du 14 Juin à Paris. Certes, et c'est bien pourquoi j'avais, lors de la dernière assemblée générale ordinaire de Dimensions freudiennes en Janvier, émis le voeu que nous nous hâtions vers une école, c'est chose faite, mais aussi chose à remettre sans cesse sur le métier. Donc, la vie est brève et c'est ainsi qu'on commence une analyse dans l'espoir de jouir mieux de cette vie et ce le plus vite possible. Mais le temps logique se moque bien du temps passé et, 15-20 ans après, notre innocent est encore sur son divan, allongé en tranches ou en continuo, assis en contrôle, ou bien les deux. Cela peut faire une vie, cela peut aussi faire question : pourquoi les cures durent-elles si longtemps ? On sait que Freud s'est posé cette question de la durée des cures jusqu'au bout de son oeuvre, de sa vie, et n'a pas conclu à un raccourcissement possible de celles-ci.

Quelqu'un qui ne veut pas devenir analyste, peut se suffire de trouver quelque joie de vivre, un adoucissement des symptômes, une relation plus tempérée à l'autre sexe, d'avoir enfin l'enfant désiré, ou accepter de ne pas en désirer, d'un nouvel investissement professionnel ou de bien d'autres choses encore, qui acquises poussent l'analysant vers la sortie d'une certaine satisfaction. La cure s'interrompt et c'est très bien ainsi.

Pour le candidat à l'analyste, il en va différemment. Pour ceux qui ne *peuvent faire autrement* que de poursuivre au-delà des bénéfiques dits thérapeutiques, non seulement il y faut

beaucoup de temps mais la chose n'est pas de tout repos. Il y a des tournants de la cure qui sont souvent assez difficiles à vivre, quand bien même ces passages obligés sont des ouvertures du chemin vers la fin. Au bout d'un certain temps, d'ailleurs, l'analysant sait qu'il en va ainsi, bien qu'il ne sache point ce qui l'attend au bout de ces ouvertures, car c'est à chaque fois une surprise.

J'ai été amenée, pour un autre travail, à relire le texte de Lacan, *L'agressivité en psychanalyse*, paru dans les *Écrits* et daté de 1948. Ce texte, en particulier la thèse IV, contient déjà en germe les avancées théoriques ultérieures de Lacan. S'appuyant sur le "Stade du miroir", il démontre comment "se dessine le premier moment de la dialectique des identifications": "le sujet s'identifie primordialement à la *Gestalt* visuelle de son propre corps" et cette unité idéale est salutaire en raison de l'état de détresse originelle du petit d'homme. Cette période est celle du transactivisme : "Il y a là une sorte de carrefour structural, où nous devons accommoder notre pensée pour comprendre la nature de l'agressivité chez l'homme et sa relation avec le formalisme de son moi et de ses objets. Ce rapport érotique où l'individu humain se fixe à une image qui l'aliène à lui-même, c'est là l'énergie et c'est la forme d'où prend origine cette organisation passionnelle qu'il appellera son *moi* .

Cette forme se cristallisera en effet dans la tension conflictuelle interne au sujet, qui détermine l'éveil de son désir pour l'objet du désir de l'autre : ici le concours primordial se précipite en concurrence agressive, et c'est d'elle que naît la triade de l'autrui, du moi et de l'objet, qui, en étoilant l'espace de la communion spectaculaire, s'y inscrit selon un formalisme qui lui est propre..."in *Ecrits* p. 113. Cette expression poétique évoque le rapport que les hommes entretiennent avec les étoiles, repères pour l'orientation, constellations du destin, ou encore les effets de diffraction de la lumière, ou ceux fascinants du kaléidoscope, mais

dans l'après-coup, on peut y trouver déjà ce qu'il énoncera plus tard comme *objet a*, enjeu de ce qu'il y a de fondateur pour le sujet dans son rapport à l'Autre, et même la problématique du 3, du nœud borroméen. Autrement dit, le passage du 2 du transactivisme au 3 se fait par l'objet. Un peu plus loin, Lacan écrit que l'identification œdipienne par introjection de l'*imago* du parent du même sexe est secondaire et ne peut se concevoir que préparée "par une identification primaire qui structure le sujet comme rivalisant avec soi-même."

Il me semble que le tracé en spirale que parcourt l'analysant l'amène à ce point où il rencontre la sorcière Discorde, *libido* "négative" dit Lacan dans ce texte, point d'extrême tension, de jouissance mortifère, frôlant la psychose paranoïaque (cf *ibidem* p 110.) Et cette rencontre, on le conçoit, se double d'un tout aussi féroce résistance, car elle implique une traversée du miroir, et les merveilles qui se découvrent alors sont plutôt *unheimlich*. Des hallucinations peuvent parfois annoncer ou accompagner cette traversée du miroir, ou plutôt, si on se réfère au schéma optique, cette subversion, cette bascule du miroir plan opérée par le levier du désir de l'analyste. Et cela même dans la névrose. (cf. Freud in *Constructions dans l'analyse*, chapitre III).

Par exemple, une analysante venant par le métro à sa séance, a la surprise de voir disparaître le reflet de son image dans la vitre du wagon. Hallucination "négative" pourrait-on dire. Le miroir devenu aveugle isole le regard comme tel et n'est plus qu'écran. Si l'on en croit Freud, l'hallucination contient, déplace, dans l'actuel, un bout de réalité expulsé, *abgewiesen*, un noyau de vérité, qui fait retour. Quelque chose que l'enfant a vu ou entendu à l'époque où il était encore à peine capable de parler. Quelques mois plus tard, cette même analysante fait un rêve où elle se trouve devant un miroir qui ne reflète pas son image et qui, s'ouvrant soudain, lui laisse voir un mot dessiné de façon stylisée, dessin qu'elle qualifiera d'insignifiant, dénué de sens. D'ailleurs,

Freud dans l'*Abrégé de psychanalyse* (chapitre VI. La technique psychanalytique), dit que le rêve est une psychose. Ce rêve témoigne qu'un travail s'est effectué entre le moment de l'hallucination, bout de réel imposé surgissant comme de l'extérieur, et le moment d'ouverture où, sous forme de ce dessin, on pourrait dire de lettre, lui apparaît un signifiant qui aura marqué son histoire, chiffre de sa destinée mortelle. Entre-deux d'ailleurs, un autre rêve : l'analysante ouvre un dossier suspendu dans une armoire occupant tout un mur et où se trouve un très grand nombre d'autres dossiers . C'est son dossier, mais à la surprise de la rêveuse, il n'y a plus rien d'autre dans son dossier qu'une feuille de papier où est dessiné ce même signifiant. La décomposition à la lettre qu'elle fera de ce signifiant dessiné en livrera sa signification phallique, mais posera aussi la question de son être en relation avec l'objet du désir de l'Autre. Une série ultérieure de rêves mettant en jeu une succession de regards, incarnés par la même personne mais à des places différentes, mettra en lumière, dans l'ouverture de la fenêtre du fantasme, l'objet qu'elle aura été pour l'Autre, et la part de jouissance incestueuse qu'elle y aura prise, Autre figurant dans ce rêve comme absent et représenté par un messenger un peu *unheimlich*. qui lui délivrera le message caché : l'objet en question. Cette séquence, où s'est produit un effeuillage des identifications, enfilées, si je puis dire, par le regard qui en est l'axe, sera marquée par des états allant de la surprise à la sidération, du sentiment de n'y plus rien comprendre à la fatigue psychasthénique accompagnée d'une sourde inquiétude. En effet, au fur et à mesure des tours de l'analyse, le regard, objet du désir à l'Autre, s'isole, se décolle des identifications et se dénude comme pulsion. A ces confins là, peut se produire une désintrinsication des différents objets pulsionnels, par exemple le regard et la merde, écartant le désir de la demande, désintrinsication à partir de laquelle peut s'effectuer un renversement, par exemple du regard à la voix. Désintrinsication est un terme freudien qui renvoie à la pulsion de mort, en termes

lacaniens, on parlerait de nouage Symbolique/Réel, en l'occurrence de dénouage, et de jouissance.

Mais un autre virage de la cure doit encore être pris : celui où l'analysant touche le fond de l'impuissance jusqu'à l'insupportable, virage à haut risque, car en ce point tout désir semble abandonner le sujet, y compris le désir de venir encore à ses séances. Ou pire encore, ce moment peut être marqué du sentiment de n'avoir pas fait d'analyse et que face à cette infinitude qui s'ouvre, telle une déchirure du ciel, il semble ne plus y avoir aucune issue possible. Haute tension où, dans la tentation de la répétition - la rage et la dépression n'en sont pas absentes - s'entrevoit, les pages du livre d'histoire du sujet défilant alors avec une vitesse vertigineuse, par exemple, la nature d'antérieurs passages à l'acte, dans l'analyse mais aussi d'avant l'analyse. Alors s'éclairent la singularité des rapports du sujet à l'Autre, actualisés dans le transfert. Là se rencontre, dans une grande violence pulsionnelle, et donc dans une grande angoisse, cette tension agressive des premiers temps de la structuration subjective, où la proximité de l'Autre réel bouscule l'arrimage signifiant, donc côté symbolique, patiemment construit au long de la cure. Inévitable rencontre traumatique qui fait figure de ravage. C'est d'avoir éprouvé les affres de l'impuissance, d'être retourné sur les rivages de la détresse primordiale, où à partir *des restes de vu et d'entendu* le sujet s'est constitué, qu'il y a une chance que puisse s'effectuer le virage à l'impossible.

Suzanne Boschi

Le moment de conclure.

Pourquoi la fin de la cure est-elle si importante pour la psychanalyse ?

Cette question proposée pour notre matinée de travail peut impressionner par l'étendue des pistes d'investigations qu'elle ouvre. Ce sont les fondements de la psychanalyse dans leur devenir après la cure qui sont questionnés : après une cure, quid de la répétition ? quid du transfert ? Comment s'organise la pulsion ? quelle inscription nouvelle de la croyance en l'inconscient ?

Il y a une autre question radicale contenue dans cet énoncé et que je souhaiterais aborder.

Qu'appelle-t-on donc psychanalyse ? ou autrement dit, venir des années durant parler, voire même dire dans le cadre analytique suffit-il pour que l'on puisse parler de psychanalyse ? Assure-t-il qu'il y ait eu psychanalyse, soit qu'il y ait eu de l'analyste ?

La question proposée sous tend que cela n'est pas une évidence : dans ce qui s'y lit de ce que le fait analytique, l'existence, le devenir de la psychanalyse est étroitement lié à la question de la fin de la cure.

La psychanalyse s'y démontre ne pas être une reduplication d'une expérience reproductible à l'infini.

Nous sommes, avec ce thème proposé ainsi formulé, au cœur de la question de la transmissibilité, en ce qu'il nous permet d'entendre, d'une part, qu'il n'y a pas d'enseignement de la psychanalyse mais qu'il y a la psychanalyse et son enseignement, d'autre part qu'une approche purement théorique des concepts de

la psychanalyse est vouée à ignorer ce qui est la cause même de la psychanalyse.

C'est que le savoir en cause dans la psychanalyse est un savoir qui s'assure de la vérité, ce qui se lit dans l'écriture du mathème du discours analytique où Lacan inscrit le savoir en position de vérité.

Dire savoir qui s'assure de la vérité, c'est dire qu'il s'agit d'un savoir non initiatique car ne procédant que de la prévalence donnée à la structure signifiante. C'est à dire du savoir qui s'enseigne par d'autres voies que celles directes de la jouissance.

Le 29 décembre 1966, Jacques Lacan, dans une interview à un magazine littéraire précisait, je cite : "Dans son essence, la psychanalyse ne peut être réduite à la psychothérapie. C'est pourquoi la formation du psychanalyste exige de rompre avec un certain nombre d'idées ancrées : il faut prendre congé d'une certaine façon de voir le sujet, d'une certaine idée que nous nous en faisons... il faut donc revenir à des évidences massives et dire que la psychanalyse dans son essence, ne se réalise que dans la transmission du psychanalyste au psychanalysé, aux fins de psychanalyse.

Ou bien la psychanalyse se transmettra dans sa fidélité ombrageuse à Freud, ou bien elle se réduira à l'action des psychothérapeutes qui dans l'ensemble de la thérapeutique psychiatrique n'auront pas plus d'importance que des maîtres nageurs un peu supérieurs."

Insister sur la radicale spécificité de la psychanalyse ne s'origine pas d'un quant à soi orgueilleux voire d'une impertinence spécifiquement lacanienne, mais de l'attention à ce palimpseste qu'est la demande d'amour qui s'entend derrière ce qui se dit de la demande d'analyse.

La demande d'analyse, comme toute demande s'avère avant tout être une demande d'amour.

Là où le thérapeute entend une demande d'être soulagé d'un symptôme, l'analyste entend, par delà, une demande d'amour.

Demande d'amour à laquelle l'analyste est sommé, non pas d'y répondre par l'amour dont il devrait auréoler le rapport d'avec son analysant - voire même - ce qui fait sa tâche d'analyste - mais à la lettre - il est sommé de répondre de l'amour. A la lettre, il n'est de réponse possible que d'amour.

Seule réponse possible de ce que - en un point - le savoir fait faille.

Il parle d'amour - celui, qui poussé par ce qui l'interrogé de son propre symptôme, vient s'adresser à l'analyste.

Il parle d'amour... le génitif obligé là par la syntaxe vient souligner la radicalité d'avec laquelle le sujet est exclu de l'objet de son dire.

Remarquez que si je vous dis : "je vais vous parler chinois ou en chinois", il trouvera à s'y loger, le sujet.

Il se loge dans la langue, le sujet - à cette remarque près que s'il veut la définir cette langue - elle se révèle étrangère - étrangère pour au moins un, pour qui elle ne serait pas- maternelle.

Je me risquerais à énoncer que c'est de ce malentendu, de cette méprise que s'origine toute la dynamique de la cure.

Je m'explique - plus le lien transférentiel s'établit, plus l'analysant tente de traduire pour l'analyste - au passage, remarquons l'éclairage que prend le supposé du sujet supposé savoir - notons aussi qu'on y entend mieux combien l'analyste doit se garder de comprendre : de quel besoin serait un traducteur à celui qui comprend la langue ?

Partant de là, je voudrais, ici aujourd'hui, réinterroger ce qui a pu s'entendre de : "la fin de la cure, c'est la traversée du fantasme", énoncé que je reprendrais sous cette forme : la lecture du fantasme qui inaugure de la fin de l'analyse qui permet de souligner que l'intervention de l'analyste dans ce temps de la cure sera décisive : soit elle fixera l'analysant dans son fantasme et c'est

l'impasse, soit elle permettra une lecture du fantasme et cela inaugure la fin de l'analyse.

Une question là : dans ce temps de lecture du fantasme, sur quoi donc doit jouer la scansion, voire l'interprétation de l'analyste ?

Pour pouvoir avancer, il faut repérer que la production fantasmatique nécessite un partenaire, un semblable.

Le fantasme a pour fonction de clôturer ce qui s'entrevoit du manque, la tentative de l'analysant est aussi une tentative de clôture : l'autre qui est là assis, je sais, je dis maintenant que ce n'est pas l'Autre, c'est un semblable.

L'analysant tente là d'assimiler le petit autre, l'alter ego à l'objet a.

Le risque est là que l'analyste y acquiesce, laissant de côté que s'il est cela, ce n'est qu'en tant que semblant, cette sortie de cure est celle du post-freudisme, l'identification à la personne de l'analyste, loin d'y paraître suspecte, étant la preuve de l'happy end du trajet analytique.

Autre risque, là encore, qui serait que l'analyste refuse d'occuper cette place de déchet. En ce cas, soit le procès sera reporté à plus tard et l'analysant se trouve relancé dans une quête du mot de la fin, autrement dit dans la chaîne S1... S2... SN ou encore l'analyste cautionnant une quelconque signification s'accapare le mot de la fin laissant son analysant dans une aliénation à l'Autre disons irréversible.

Dans ces deux cas de figure, il n'y aura pas lecture possible du fantasme dans l'après coup, mais fixation au fantasme. Autrement dit, dans sa tentative de se séparer de l'Autre désirant, de l'Autre en tant que lieu du désir, l'analysant se retrouvera aliéné, fixé à l'objet fantasmatique à entendre comme objet du désir érigé en objet d'amour.

Si ce temps de mise à mort de A, si cette mise en scène de la mise à mort de l'Autre est nécessaire dans un trajet analytique, la repérer comme fin de cure serait participer au sens d'être pris dans le fantasme de l'analysant, qui n'est après tout que tentative de mettre un point d'arrêt là où il est impossible à poser, c'est à dire dans la relance de la chaîne métonymique où gît le désir. Entériner ce point d'arrêt serait accepter de passer la place de l'amant à celle de l'aimé, ce que Socrate, lui a su éviter dans le Banquet, c'est l'impasse.

C'est en ce point que se pose la question qui a été à l'origine de ce travail : sous quelle forme et par quelle manifestation de l'analyste, va venir cette inconnue, cet x qu'est le désir de l'analyste et qui en apportant dans cette torsion essentielle la supplémentation, va permettre de contourner la fixité du fantasme en dévoilant dans a, au delà de sa fonction d'objet fantasmatique, son autre spécificité d'être objet pulsionnel, objet cause.

Cette manifestation étant décisive, et c'est mon hypothèse de travail, en ce sens que si aucun dire ou silence n'est venu confirmer que le dire analysant était un dit, le moment de conclure n'ayant qu'un seul dit à dire ou qu'un silence à garder, on en reste à une parole qui ne pourra pas déboucher sur un acte.

Cette hypothèse de travail avancée là peut paraître en complète contradiction avec ce qui se démontrait plus haut des avatars entraînés justement par la manifestation du désir de l'analyste.

Cette apparente contradiction amène donc à poser que le "désir de l'analyste" est à différencier bien évidemment du "désir d'être analyste" mais aussi bien du "désir de l'être analyste".

Charles Nawawi

La théorie de la fin de la cure chez Freud

"Quelque soit la position théorique qu'on adopte sur cette question, la terminaison d'une analyse est d'après moi une affaire de pratique"¹, ce passage extrait d'*Analyse terminée et analyse interminable* que Daniel Bartoli a rappelé lors de notre première réunion à Paris témoigne de l'embarras dans lequel Freud se trouvait concernant cette question et ce jusqu'à la fin de sa vie. De toute son oeuvre, ce texte est le seul qu'il ait écrit sur cette question.

On peut se demander pourquoi il a attendu si longtemps pour prendre position sur une question que nous jugeons, nous, aujourd'hui, si importante pour la psychanalyse ? Peut-on imaginer un instant que celle-ci n'en était pas une à son époque et qu'il n'était pas urgent pour lui de contredire ses élèves comme Adler, Jung ou Ferenczi ? Nous avons, par ailleurs, des témoignages de réponses autrement plus promptes quand il lui fallait contrecarrer les "déviations" que ses élèves manifestaient à l'égard de la psychanalyse. Il faut souligner que ce texte date de 1938 et qu'il répond à des prises de positions antérieures d'au moins dix ans. Il me paraîtrait abusif de penser que seules des considérations de rancune tenace suffisent à expliquer un tel délai.

Il est pourtant possible, en suivant attentivement les cas publiés par Freud de trouver quelques indices concernant cette question. Et surtout de montrer en quoi elle est présente pour lui dès la naissance de la psychanalyse.

¹ S. Freud, *Résultats, idées, problèmes*. Tome II (p. 265)

Freud donne, dans la conclusion de l'étude du cas de Dora ², deux explications différentes de la fin prématurée de cette analyse qui sont en fait liées à deux conceptions différentes du transfert.

La première est celle selon laquelle il serait resté trop longtemps absorbé sur l'analyse du premier rêve et de fait, il aurait laissé passer l'occasion de l'interpeller sur le transfert qu'elle avait opéré de Mr K. sur sa personne.

La seconde concerne "son désarroi complet" face aux sentiments homosexuels de Dora à l'égard de Mme K. Et par là, le rôle du fantasme.

À la fin de cette observation il sera amené à avouer "qu'il n'avait, (dans cette analyse), jamais réussi à se rendre à temps maître du transfert"³.

En fait, pour utiliser des termes qui nous sont aujourd'hui plus familiers, on peut dire qu'il y a eu de la part de Freud une non-reconnaissance de l'ouverture que produit le transfert sur l'objet *a*, oral en l'occurrence ⁴.

Freud a fixé la fin "de la maladie comme celle de l'analyse" du petit Hans à l'apparition du fantasme relatif au plombier et à la baignoire. "Ce fantasme de désir triomphal implique, écrit-il, une victoire de Hans sur sa peur de la castration" ⁵.

Ainsi, pour ce cas, le critère retenu est celui qu'il fixera pour une terminaison d'analyse dans son article de 1938, mais en même temps il le posera comme indépassable. Il n'est pas inutile de rappeler que ce petit garçon n'était pas le patient direct de Freud, et pourtant il semble qu'il l'ait vraiment guéri.

Dans le récit de la cure de "L'homme aux rats", Freud ne donne pas explicitement les raisons qui l'ont poussé à mettre fin

² S. Freud, *Cinq psychanalyses* (p. 85 et suivantes)

³ S. Freud, *Cinq psychanalyses* p. 88

⁴ M. Safouan, *Le transfert et le désir de l'analyste*. (Ed du Seuil Paris 1988) (p. 26)

⁵ S. Freud, *Cinq psychanalyses* p. 186

à cette analyse. La seule indication que l'on ait résidé dans le fait qu'il aurait laissé partir son patient lorsqu'il le jugea capable de faire face aux vicissitudes de la vie quotidienne. Rappelons ici la position de Lacan sur ce point :

"Ce n'est pas non plus que je tienne l'homme aux rats pour un cas que Freud ait guéri, écrit-il dans la *Direction de la cure*, car (j'ajouterai) que je ne crois pas que l'analyse soit pour rien dans la conclusion tragique de son histoire par sa mort sur le champ de bataille"⁶. Autant dire que la mort du Dr Lehrs fut un acte manqué qui a parfaitement réussi et que la responsabilité en incombe à Freud lui-même.

Quant au cas de "L'homme aux loups", chacun sait comment la décision de Freud de fixer la date d'achèvement du traitement a non seulement ouvert la voie à une analyse infinie mais encore a fait de cet homme, et ce jusqu'à sa mort, un objet de prédilection pour les psychanalystes.

Voilà donc, brièvement repris, ce que nous savons de la pratique de Freud concernant la fin des cures. Sur ces quelques exemples, mais il faudrait aussi reprendre les *Études sur l'hystérie* pour être plus rigoureux, on ne peut pas dire que cela fasse théorie. C'est du cas par cas. Pourtant je soutiens que *cette question était présente dans ses préoccupations non seulement pratiques mais aussi théoriques et ce depuis les débuts de la psychanalyse*.

J'en veux pour preuve la lettre du 21 Septembre 1897 dans laquelle Freud annonce à Fliess l'abandon de sa *neurotica* .

"Il faut que je te confie, écrit-il, tout de suite le grand secret qui, au cours de ces derniers mois, s'est lentement révélé. Je ne crois plus à ma *neurotica*, ce qui ne saurait être compris sans explication."

Ces explications seront au nombre de quatre :

⁶ J. Lacan, *Écrits* (Ed du Seuil, Paris 1966) (p. 598)

"Il y eut tout d'abord les déceptions répétées que je subis lors de mes tentatives pour pousser mes analyses jusqu'à leur véritable achèvement, la fuite des gens dont les cas me semblaient se prêter le mieux à ce traitement, l'absence du succès total que j'escomptais et la possibilité de m'expliquer autrement, plus simplement, ces succès partiels, tout cela constituant un premier groupe de raisons."

La seconde raison concerne le fait "qu'il fallait accuser dans chaque cas le père de perversion". Ce qui sans doute commençait à lui paraître un peu curieux, en fait, c'est bien sûr la théorie de la séduction paternelle comme cause de l'étiologie de l'hystérie que Freud va ici abandonner.

La troisième raison est qu'il a acquis "la conviction qu'il n'existe, dans l'inconscient aucun "indice de réalité" de telle sorte qu'il est impossible de distinguer l'un de l'autre la vérité et la fiction investie d'affect.

Ces deux derniers points feront l'objet de la première théorie du fantasme.

Enfin la quatrième et dernière raison se fonde sur la constatation que "dans les psychoses les plus profondes, le souvenir inconscient ne jaillit pas, de sorte que le secret de l'incident de jeunesse, même dans les états les plus délirants, ne se révèle pas" ⁷.

Voilà donc comment Freud aborda cette question au début de sa pratique, voyons maintenant comment il a tenté de la théoriser quarante ans plus tard.

Pour cela il suffit de faire une lecture en série de ses trois derniers textes:

- Analyse finie et analyse infinie,
- Les constructions en analyse,
- Le clivage du moi dans les processus de défenses.

⁷ S. Freud, *La naissance de la psychanalyse*, p. 190 - 193

Ces trois textes achèvent l'oeuvre de Freud. Ce sont des écrits techniques, qui, avec ceux réunis sous le nom de *La technique psychanalytique* publiés pour la plupart vingt cinq ans plus tôt, feront l'objet du premier Séminaire de Lacan dans la suite de la scission de 1953.

Il est tout à fait étonnant de voir comment les questions soulevées dans cette lettre que j'ai longuement citée à l'instant vont être reprises dans ces trois textes :

- la question de la fin de l'analyse, dans *Analyse finie et analyse infinie* ;
- la question de la vérité historique et donc du fantasme, dans *Les constructions en analyse* ;
- et enfin, et surtout la question de l'objet dans *Les constructions en analyse* et dans *Le clivage du moi*.

C'est dans cette visée qu'il faut relire *Analyse finie et analyse infinie*, texte édifiant à plus d'un titre dans la mesure où Freud fait état d'une série de critères permettant de fixer le terme d'une analyse ; tout en montrant leurs insuffisances. Il en arrive à l'ultime critère que constitue le complexe de castration.

"L'extrême importance de ces deux thèmes, écrit-il, - le désir de pénis chez la femme et la révolte contre la disposition passive chez l'homme - n'a pas échappé à l'attention de Ferenczi. Dans la conférence qu'il fit en 1927, il pose l'exigence que toute analyse réussie doit avoir surmonté ces deux complexes. J'aimerais ajouter, partant de ma propre expérience, que je trouve ici Ferenczi particulièrement ambitieux. A aucun moment du travail analytique, on ne souffre plus du sentiment accablant d'un effort vain et réitéré et de l'impression que l'on a "prêché dans le désert".

Autant dire que ce reste ne constitue aux yeux de Freud qu'une fin tout à fait imparfaite pour l'analyse, une fin qui n'en est pas une.

Ainsi chaque critère retenu que ce soit par ses élèves ou par lui-même, puisqu'il évoque plusieurs cas de sa pratique, pour envisager la fin de l'analyse trouve chez lui l'objection correspondante et tout comme il le note à propos de la remarque qui conclut le dialogue entre le marieur et le jeune homme dans *Le mot d'esprit*, il "se refuse à faire la somme" de ses dits.

On pourrait presque dire que ce texte a la structure d'un mot d'esprit et s'il ne s'agissait pas d'une question aussi importante pour la psychanalyse Freud aurait très bien pu l'écrire sur le modèle de cette histoire et ainsi de conclure :

- ça, que vous faut-il donc ? Vous voudriez qu'elle (la psychanalyse) n'ait aucun défaut !

Le "défaut" en question n'étant pas comme pourrait l'alléguer O. Rank (ou d'autres aujourd'hui encore) celui qui a présidé à sa naissance, soit un quelconque défaut "originel" dû à l'auto-analyse de son fondateur; mais au contraire un défaut sur sa fin; car toute analyse est orientée, non seulement par "le début du traitement" comme il est de coutume de l'avancer, mais aussi et surtout par sa fin.

Si la cure bute, chez Freud, sur la castration, c'est que c'est la théorie elle-même qui bute sur la castration. Or c'est à partir de cette butée qu'il va introduire la notion de clivage, de *Spaltung* dans laquelle se trouvera, pour Lacan, la solution de l'analyse infinie⁸.

Ces textes sont à lire rétroactivement sur fonds d'une part du texte de 1927 sur *Le fétichisme* et d'autre part sur celui de 1924 sur *La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose*. Lacan y "constate que le remaniement doctrinal de la seconde topique auquel ils sont liés permet d'élaborer logiquement (la théorie) du sujet, et le sujet pris dans une division constituante"⁹.

⁸ J. Lacan, *Écrits* p. 642

⁹ J. Lacan, *Écrits* (Ed du Seuil, Paris 1966) (p. 856)

"Nous y reconnaissons (dans le procès de la séparation), écrit Lacan, ce que Freud appelle *Ichspaltung* ou refente, non du sujet mais de l'objet et nommément le phallus"¹⁰.

Si donc Freud n'a pas élaboré la fin de la cure, il nous convie dans ces trois textes à une refonte théorique, celle de la théorie de l'objet articulé à l'avènement du sujet. Ceci permettra à Lacan d'opérer les révisions doctrinales aptes à théoriser la fin de l'analyse et à inventer une procédure propre à en rendre compte.

Pour la première fois dans le mouvement psychanalytique une procédure cohérente avec les fondements mêmes de la psychanalyse était proposée. Un autre lieu de l'analyse, "tiers", qui ne soit ni le divan ni le contrôle était institué, hors transfert. Transporter hors du champ de la cure, l'analyse de sa fin, telle est l'opération que fabrique Lacan avec la passe, à l'instar de Cantor portant hors du champ de la finitude le "nombre" en en permettant l'après-coup. Cette opération laisse ainsi ouverte la possibilité de nouvelles successions ponctuées par l'avènement de signifiants nouveaux. La passe venant, comme l'écrit Lacan, "suggérer, l'ordre lui (aussi) transfini où le désir du psychanalyste se situe"¹¹.

L'existence d'une théorie de la fin de la cure implique des conséquences que l'histoire de l'I.P.A. et de l'E.F.P. a pu mesurer.

Il n'est pas équivalent de considérer une analyse qui s'achève sur l'identification de l'analysant à une figure idéale, ou à l'analyste, et une analyse qui s'achève sur la fin de l'analyse du fantasme.

L'une ne peut que méconnaître la passe et se traduit dans le groupe par une organisation sur le mode de la foule avec sa caractéristique identificatoire. L'autre permet à l'analysant, arrivé

¹⁰ J. Lacan, *Écrits* p. 842.

¹¹ Reprise de mon texte publié dans *Césure* n° 3

en ce point, de "devenir analyste de son expérience et de contribuer au progrès de l'École" ¹².

Il y a donc un rapport étroit entre l'existence ou l'inexistence d'une théorie de la fin de la cure et le modèle institutionnel que se donnent les analystes : il y a d'un côté l'effet de groupe, de l'autre l'effet de sujet. Nous savons comment l'inexistence de cette théorie a contribué au développement des déviations et des compromissions contre lesquelles Lacan s'est élevé. Mais pour autant l'existence d'une telle théorie et de la procédure qui lui est conjointe, laissent-elles à ce nouveau lien social qu'a créé le discours analytique une chance qui ne le démente pas par avance ?

Reprendre l'expérience de la passe, c'est donc tenter de reculer l'extinction de l'expérience de l'analyse elle-même.

Sans "fin de l'analyse", c'est la "fin de la psychanalyse".

Post - Scriptum

Paris, le 15 Juillet 1994

Que l'École de psychanalyse Sigmund Freud ait ouvert ses travaux par cette question de la fin de l'analyse souligne l'orientation d'École qu'elle prend.

Reste à lui trouver un style.

La reprise, après la discussion qu'il a suscitée, d'un exposé public est une manière de contribuer au travail interne de l'École.

Le texte publié ci-dessus est celui que j'ai lu à Nîmes, le 26 Juin dernier.

¹² Annuaire de l'E.F.P.

La discussion qui s'en est suivie a montré une fois de plus, si besoin en était, que le texte freudien recèle toujours des pièges dans lesquels on peut, facilement, se prendre les pieds. Parmi les points discutés la question de savoir si l'article de Freud, *Analyse finie et analyse infinie* constituait ce que nous appelons aujourd'hui une théorie de la fin de la cure, mérite d'être reprise.

Pour préciser mon propos, il serait utile de définir un peu rigoureusement les termes et concepts utilisés.

J'entends distinguer *terminaison de l'analyse et fin de l'analyse*.

Par *terminaison de l'analyse*, je désigne les conditions dans lesquelles les analyses se terminent effectivement; c'est, selon les termes de Freud, "une affaire de pratique", c'est à dire une question de technique. Freud nous donne pour cela un seul point de "repère" technique : "le tact", mais plusieurs concernant les conditions requises. Cela va de, lorsque "le patient ne souffre plus de ses symptômes et qu'il a surmonté ses angoisses et ses inhibitions", jusqu'à "la normalité psychique" c'est à dire "lorsque l'analyste estime que la plus grande part du refoulé est levée" et ainsi il juge que "la continuation (de l'analyse) ne laisse plus prévoir aucun changement".

Constatant que ces conditions ouvrent des questions nouvelles, il lui faut faire un pas de plus et en venir à *la fin de l'analyse au sens de sa finalité*. Celle-ci est décrite par Freud en ces termes : "la correction après-coup du processus de refoulement primordial qui met fin à la surpuissance du facteur quantitatif (des forces pulsionnelles)" ¹³.

Ce point, que Freud note comme étant le point ultime où conduit la théorie, n'est néanmoins jamais atteint dans la pratique. Toute analyse venant buter sur le complexe de castration.

Or comme je l'ai dit ci-dessus, si la cure bute, chez Freud sur la castration c'est que c'est la théorie elle-même qui bute sur

¹³ S. Freud, *Résultats, idées problèmes* Tome II (p. 242)

cette question, et Lacan le démontrera en particulier dans la séance du 11 Juin 1958¹⁴ en ces termes :

*"Freud a vu et a désigné les frontières de l'analyse comme s'arrêtant, si je puis dire, en ce point qui dans certains cas, dit-il, s'avère irréductible, laissant chez le sujet une sorte de blessure qui est pour l'homme le complexe de castration, et qui garde toute sa manifestation prévalante, qui en somme se résume en ceci : qu'il ne peut avoir le phallus que sur fond de ceci qu'il ne l'a pas, ce qui est exactement la même chose que ce qui se présente chez la femme, à savoir qu'elle n'a pas le phallus sur le fond de ceci : c'est qu'elle l'a.
(...) Si Freud d'une certaine façon a marqué là ce qu'il appelle en une certaine occasion "le caractère infini", "projeté à l'infini", ce qu'on a mal traduit par interminable, de ce qui peut arriver à l'analyse, c'est qu'il ne voit pas, parce qu'après tout aussi bien y a-t-il des choses devant quoi il n'a pas eu l'occasion de faire, encore que beaucoup indiquent, et spécialement dans ce dernier article sur la Spaltung du moi c'est qu'il ne voit pas que la solution du problème de la castration aussi bien chez l'homme que chez la femme, n'est pas autour de ce dilemme de l'avoir ou de ne pas l'avoir, le phallus, car c'est uniquement à partir du moment où le sujet s'aperçoit qu'il y a une chose qui en tout cas est à reconnaître et à poser, c'est qu'il ne l'est pas, le phallus, et c'est à partir de cette réalisation dans l'analyse où le sujet n'est pas le phallus, qu'il peut normaliser cette position, je dirais naturelle, que ou bien il l'a, ou bien il ne l'a pas."*

¹⁴ J. Lacan, Séminaire *Les formations de l'inconscient* (inédit)

Quelques années plus tard, dans son Séminaire *L'Angoisse*, précisément dans la séance du 5 décembre 1962, il s'exprimera de la manière suivante :

"Et qu'est-ce que nous a dit Freud ? C'est que le dernier terme où il soit arrivé en élaborant cette expérience, le terme pour lui indépassable, c'est l'angoisse de castration.

Qu'est-ce à dire ? Ce terme est-il indépassable ? Que signifie cet arrêt de la dialectique analytique sur l'angoisse de castration ? Est-ce que vous ne voyez pas déjà, dans le seul usage du schématisme que j'emploie, se dessiner la voie où j'entends vous conduire ? Elle part d'une meilleure articulation de ce fait de l'expérience, désigné par Freud dans la butée du névrosé sur l'angoisse de castration. L'ouverture que je vous propose consiste en ceci que la dialectique qu'ici je démontre permet d'articuler, que ce n'est pas l'angoisse de castration en elle-même qui constitue l'impasse dernière du névrosé Ce devant quoi le névrosé recule, ce n'est pas devant la castration, c'est de faire de sa castration, la sienne, ce qui manque à l'Autre, c'est de faire de sa castration quelque chose de positif qui est la garantie de cette fonction de l'Autre."

Dans son livre, *Jacques Lacan et la question de la formation des analystes*¹⁵, M. Safouan, se reportant aux propos de Bernfeld, décrit rapidement, mais en la commentant, l'histoire de la didactique.

"La deuxième période (de la didactique) commence fin 1923- début 1924, avec la décision prise par la

¹⁵ M. Safouan, *Jacques Lacan et la question de la formation des analystes*. (Ed du Seuil Paris 1983) (p. 17-18)

Commission d'enseignement de la Société de Berlin de réglementer ses activités. La commission offre un programme d'enseignement complet aux psychiatres qui acceptent, entre autres, les conditions suivantes : la commission admet ou rejette irrévocablement les candidats selon l'impression reçue au cours de trois entretiens consécutifs, le candidat doit d'abord subir une première analyse personnelle d'au moins six mois ; il appartient à la même commission de désigner le didacticien ; sur le conseil du didacticien la commission décide du moment où l'analyse peut être considérée comme suffisamment avancée pour permettre au candidat de participer aux étapes ultérieures de la formation ; il appartient aussi à la commission de décider quand l'analyse peut être considérée comme finie ; en outre, le candidat doit s'engager, par écrit, à ne pas s'appeler analyste avant son admission formelle à la Société.

Maintenant, on le sait, tout cela est devenu une habitude."

Ceci montre bien l'enjeu de la question de la fin de la cure pour les Sociétés de psychanalystes : rien moins que la formation des analystes.

Il ne paraît pas douteux que la mise place de cette réglementation tient son origine dans une carence de la théorie du transfert et de celle de la fin de la cure.

Ainsi à défaut de réponse, on trouve des règlements.

Il faudra attendre Lacan et plus précisément la *Proposition d'Octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École* pour que s'élabore une véritable théorie de la fin de la cure.

Avec Lacan, on désigne désormais par *théorie de la fin de la cure* une théorie articulée à celle du transfert et au désir de

l'analyste mais aussi à la question de l'institution analytique en tant que celle-ci aménage les rapports entre analystes.

L'enjeu de la passe est de résoudre (ou de le faire reculer) le paradoxe des sociétés de psychanalystes : la psychanalyse est résistante à toute institutionnalisation mais les psychanalystes ne peuvent fonctionner sans institution.

Dans ce sens, on peut donc dire que, bien qu'il y fasse allusion dans le septième chapitre d'*Analyse finie et analyse infinie*, à propos du fait que chaque analyste devrait périodiquement "se faire à nouveau l'objet de l'analyse", ce texte ne constitue pas une "théorie de la fin de la cure" au sens où nous l'entendons aujourd'hui, c'est à dire une théorie de la fin d'analyse articulée à celle des institutions que se donnent les analystes.

Souhaitons que ces remarques et précisions permettront de poursuivre le débat.

Annie Tardits.

Conclusion.

Il y a dans le texte de Freud *Analyse finie et infinie*, une réelle ambition théorique concernant la fin de la cure et pas seulement son terme. Elle porte sur la possibilité, qui reste énigmatique, d'une "correction après-coup du processus originaire de refoulement". Sur ce point, selon Freud, la pratique ne rejoint pas la théorie. Si la cure rejoignait là la théorie, elle répondrait à la question de Lacan : par quel truc ça s'est produit ? Cerner ce point, et y toucher par une "correction", c'est une ambition théorique et pratique par où se montre que, là aussi, Lacan est dans le frayage de Freud.

La question de l'amour, de son destin - comme on parle du destin des pulsions - après la cure, a à voir avec ce point-là en tant qu'il touche à la question du père.

Si la question de la formation d'un analyste a quelque rapport avec celle de la formation de l'inconscient (cf Lacan à Montpellier), on conçoit que la fin de la cure intéresse une école de psychanalyse. Peut-on dire quelque chose sur ce point soulevé par Freud et Lacan ? Peut-on dire pas seulement dans le dispositif de la passe ? Cela supposerait que, dans une école, on passe du regarder - voire du droit du regard - à l'entendre.

Quelque chose peut-il en être entendu, oui ? Lacan évoque dans les derniers séminaires la possibilité de passer d'une jouissance à un "j'ouïs sens". Est-ce la possibilité d'ouïr quelque chose de l'inouï de l'entendu primordial ? Quel autre rapport à l'Autre, à l'inconscient, ouvre ce "j'ouïs sens" ? Est-ce que ça fait "raison de dire" au-delà du "sans espoir de {se} faire entendre" ? Au-delà du "il sait que je sais ce qu'il avait dans la lettre, mais que je le sais tout seul ; en réalité il ne sait donc rien, sinon que je le sais, mais que ce n'est pas raison pour que je le lui dise" (J. Lacan, *Une Bévue*, 15 mars 1977) ?

L'air du temps

Une théorie de l'inceste

A propos de Françoise Héritier, *Les deux soeurs et leur mère*, *Anthropologie de l'inceste*, Paris, Editions Odile Jacob, 1994.

Lorsqu'en 1912-1913 Freud publia dans *Imago* "Über einige Übereinstimmungen im Seelenleben der Wilden und der Neurotiker", repris en 1913 en volume, à Leipzig et Vienne, sous le titre de *Totem und Tabu*, le titre de la publication en revue devenant le sous-titre du livre, la question de l'inceste avait déjà fait de la part d'anthropologues comme Durkheim¹ et d'un disciple comme Rank² de travaux considérables, aussi importants que ceux qui avaient été consacrés depuis une quarantaine d'années au totémisme. *Totem et tabou*³ ouvrait le débat, bien loin d'être clos quatre-vingts ans plus tard, entre la psychanalyse et l'anthropologie. Que sur la question de l'inceste se soit aussi développée la controverse avec Jung en 1912, montre quels points essentiels de la doctrine freudienne étaient touchés dans le premier chapitre ("L'horreur de l'inceste", *Inzestscheu*) de *Totem et tabou*.

¹ E. Durkheim, "La prohibition de l'inceste et ses origines", dans *L'Année sociologique*, I, 1898, p.1-70.

² O. Rank, *Das Inzestmotiv in Dichtung und Sage*, Leipzig-Vienne, 1912; rééd. Darmstadt, 1974. Dans le volume I, n°1, d'*Imago*, en 1912, juste après le premier article de Freud, Rank publiait (p. 34-48) "Der Sinn der Griselda-Fabel", où quelques-unes des conclusions de son livre étaient reprises à propos du thème de Grisélidis: nous avons naguère longuement étudié ce thème (cf. *Annuaire de l'Ecole pratique des Hautes Etudes, Section des Sciences religieuses*, 1990-1991, p. 399-401).

³ Faute d'édition critique, nous nous référons au texte de la *Studienausgabe*, t.IX, 1982, p. 288-444, et à la traduction française par M. Weber, Paris, Gallimard, 1993.

Il faudra attendre une trentaine d'années et *Les structures élémentaires de la parenté* (1947) de Claude Lévi-Strauss pour passer d'une "théorie finaliste sociologique", comme celle de Freud qui y voyait pour la société le moyen de "maintenir la hiérarchie entre les générations et la discipline nécessaire à la cohésion du groupe" (F. Héritier, p. 19-20), à une théorie fondée sur la lettre du discours des peuples observés et mettant en valeur les "chaînes d'intermariages, permettant d'édifier une société humaine authentique sur la base artificielle des liens d'affinité" (Cl. Lévi-Strauss, cité par F. Héritier, p. 21). En soulignant les limites, et l'importance, des théories qui ont précédé sa tentative, F. Héritier (p. 9-25: "Introduction") distingue bien l'ambition qu'elle a eue, moins d'élaborer une nouvelle théorie des causes, des fondements ou de la finalité de la prohibition de l'inceste, que de mettre à jour par quels liens nombreux et complexes "l'inceste et sa prohibition" sont "étroitement liés dans chaque culture à des ensembles totaux de représentation qui portent sur la personne, sur l'organisation sociale, sur le monde et sur les relations entre ces trois univers" (F. Héritier, p. 22). Pour cela elle a opéré un écart par rapport aux opinions courantes et à une sorte de vulgate selon laquelle l'inceste consiste dans des relations sexuelles entre consanguins, et cet écart s'est révélé très fructueux. Elle a, en bonne méthode, même scientifique, porté son attention sur l'inexpliqué, les restes des théories, la "part oubliée de la prohibition de l'inceste" (F. Héritier, p. 23)⁴, en l'occurrence l'interdit des deux soeurs et de la mère de l'épouse, pour résumer, comme le fait le titre du livre de Françoise Héritier, des situations qui peuvent être d'une extrême complexité⁵.

⁴ Comme toujours, la méthode la plus fructueuse a été de s'affronter à l'"énigmatique" (p. 36), aux "incongruités" (p. 53), à l'exception (p. 62, 71), aux "incohérences apparentes" (p. 316), etc.

⁵ C'est-à-dire le mariage (ou les relations sexuelles, nous reviendrons sur ce point) avec la soeur de l'épouse, encore vivante ou décédée, ou avec la mère de l'épouse, ou avec la fille de l'épouse et d'un autre homme, etc.

A vrai dire, Freud avait, dans le premier chapitre de *Totem et tabou*, bien remarqué que l'interdit de l'inceste pouvait recouvrir l'impossibilité de l'union d'un homme avec des femmes qui n'avaient aucun lien de consanguinité avec lui⁶, et, dans un retournement qui prenait à contrepied les faciles évidences du sens commun, noté que l'inceste "réel"⁷ n'était qu'un "cas particulier" d'un inceste à l'application plus large que le simple biologique⁸; ce qui le conduisait à développer longuement la question des rapports d'un homme avec sa belle-mère, "évitement de loin le plus répandu, le plus strict et, dans le cas des peuples civilisés, aussi le plus intéressant"⁹. Cependant, malgré la justesse de la visée et la pertinence des faits présentés¹⁰, et des conséquences qu'en tirait Freud¹¹, l'auteur de *Totem et tabou* était empêché d'aller plus loin dans une théorie "anthropologique" de l'inceste, non seulement par les limites de sa documentation, mais aussi par une théorie du totem, qui le conduisait à opposer une "parenté totémique" à la parenté de sang réelle¹², et par les risques d'une interprétation psychologique de la "tentation fantasmatique"¹³ de l'inceste avec la belle-mère.

⁶ *Totem et tabou*, trad. cit., p. 78.

⁷ Que plus haut il mettait en rapport avec la "parenté de sang réelle", *reale Blutverwandschaft*, *ibid.* p. 78.

⁸ *Den realen Inzest als Spezialfall*, *ibid.*, p. 79.

⁹ *Ibid.* p. 88, trad. retouchée par nous.

¹⁰ Ainsi *Totem et tabou*, p. 91, la si intéressante réponse d'un zoulou, rapportée par Crawley, qui illustrerait bien la thèse de F. Héritier: "Il ne convient pas qu'il voie les seins qui ont allaité sa femme".

¹¹ Ainsi la définition du "père", *Vater*, distingué du "géniteur", *Erzeuger*, p. 79. Cf. aussi la lettre du 14 mai 1912 à Jung citée dans *Totem et tabou* (trad. cit., p. 20). Sur cette distinction, cf. P.-L. Assoun, dans *Le Père, Métaphore paternelle et fonctions du père: l'Interdit, la Filiation, la Transmission*, Préface de Marc Augé, Paris, Denoël, 1989, p. 25-51.

¹² *Totem et tabou*, trad. cit., p. 78.

¹³ *Ibid.*, p. 95: *Phantasieversuchung*.

Quoi qu'il en soit de ces fructueuses intuitions freudiennes, F. Héritier développe longuement dans son livre ce qu'elle appelle "l'inceste du deuxième type", appellation sur laquelle nous reviendrons. Elle y poursuit une triple enquête, historique, ethnographique, anthropologique. La première nous conduit depuis les textes juridiques les plus anciens, hittites, où figure l'interdiction du mariage avec la soeur ou la mère de l'épouse, jusqu'aux droits, français, anglo-saxons, roumain, d'aujourd'hui. En Grèce ancienne même, si *Oedipe Roi* est "ce prototype de l'inceste du premier type depuis Freud" (F. Héritier, p. 62), on trouve des traces de l'inceste du deuxième type, par exemple "coucher avec l'épouse du frère aîné", qui est le crime de Thyeste (F. Héritier, p. 59), ou la légende, dont Ovide se fera l'écho, des deux soeurs Prôgné et Philomèle, la belle-soeur séduite par son beau-frère Térée (*id.* p. 63). Les textes bibliques avaient à être analysés à un double titre : d'une part le mariage de Jacob avec Léa et Rachel raconté par la *Genèse* (XXIX, 18-28), "étrange à plus d'un titre" (*id.* p. 69), est l'objet d'une étude qui dégage bien son caractère exceptionnel (*id.* p. 68-71); d'autre part, les textes normatifs (*Lévitique*, XVIII, 6-18; XX, 10-21; *Deutéronome*, XXVII, 22-23) laissent apparaître la prohibition de l'inceste du deuxième type¹⁴. En même temps, les textes antiques font voir qu' "une logique de l'identité", "identité substantielle de deux femmes partageant une ascendance commune" (F. Héritier, p. 93), est visée à travers l' "inceste des deux soeurs".

La tradition chrétienne élaborera une doctrine et une pratique des interdits matrimoniaux. Après un très instructif parcours à travers l'histoire de ces interdits, il importait de faire réflexion sur "le principe posé au concile d'Elvira", vers 300-306 (*id.* p. 98, 109), l'*una caro*¹⁵ qui, à la base de la prohibition de l'inceste du

¹⁴ Ils lui réservent des peines plus graves qu'à l'inceste du "premier" type, cf. F. Héritier, p. 78-83.

¹⁵ "Une seule chair", donc "je suis toi", et, selon F. Héritier, "chacune porte les humeurs de l'autre", p. 15, cf. p. 143-144.

deuxième type, devient fondement de la théorie chrétienne du mariage. Les conséquences de l'*una caro* seront, on le devine, considérables pour la théorie de l'inceste, qui, appuyée sur ces deux termes (*una - caro*), peut articuler logique, biologique et social, la "chair" et le "corps" induisant au Moyen Age des systèmes de représentation qui commencent à être bien connus aujourd'hui.

La seconde voie ouverte par le livre de Françoise Héritier concerne "les sociétés exotiques qu'étudient les anthropologues" (p. 147), et en particulier "les systèmes d'alliance semi-complexes" que l'auteur a longuement étudiés à partir de ses recherches de terrain en Burkina-Faso (id., p. 149). Dans les différentes sociétés qu'elle présente, elle relève "la présence d'un substrat idéologique commun qui est la conscience et le refus de l'inceste du deuxième type" (p. 196). Il s'agit non seulement du refus d'une alliance qui redoublerait une alliance contractée par un consanguin de même sexe, mais aussi de relations sexuelles, non suivies d'alliance, avec un partenaire commun (ibid.). Il n'est pas question d'entrer ici dans le dédale des formes que peuvent prendre, suivant les sociétés concernées, ces interdictions; seule la lecture attentive de ces pages éclairées par d'indispensables schémas permet de mesurer l'étendue de l'information et l'élaboration progressive de la théorie de l'inceste du deuxième type.

Essentiels, le chapitre suivant¹⁶ et toute la troisième partie¹⁷ élaborent l'interprétation qu'appelait le matériel historique et ethnologique rassemblé jusqu'ici. En effet, la loi exogamique ne suffit pas à expliquer tous les interdits recensés et il faut y ajouter, ou y substituer comme plus compréhensive, "une autre logique" (F. Héritier, p. 204). Son fondement réside dans l'impossibilité (qui peut évidemment être retournée, en certains cas, en son contraire,

¹⁶ "De la logique matrimoniale à la représentation de l'être humain", p. 197 et sv.

¹⁷ "Les règles du jeu", p. 225 et sv.

l'obligation) de faire se rencontrer des substances considérées par telle société comme de nature identique. Cependant la rencontre de l'identique, du même, a une telle importance, exerce une telle fascination, que la plupart des sociétés élaborent des stratégies permettant de frôler l'interdit sans le violer (cf. F. Héritier, p. 323-324).

Nous nous trouvons donc conduits, à partir de l'étude des sociétés de système "semi-complexe" à prohibitions matrimoniales, à centrer la réflexion sur les notions d'identique et de différent et sur les représentations qui leur permettent de s'exprimer: F. Héritier pose que la représentation du corps, de la différenciation sexuelle, est, comme "observable immédiat" (p. 228), comme "observation primordiale" (ibid.), à la base de ces "catégories de la pensée en général" (ibid.) que sont l'identique et le différent. Ces catégories sont communes aux "discours scientifiques" et aux discours non scientifiques, anciens ou présents, du fait de la permanence et de la généralité des "moyens intellectuels" des hommes et elles sont à l'origine de toute une "grammaire" : opposition, classement, mouvements, etc. (p. 228-229).

Telle est l'hypothèse centrale de l'auteur. Cette logique de l'identique et du différent ne fonctionne qu'à l'aide de représentations, en particulier de tout un système de "mécanique des fluides" (p. 273 et sv.) que l'on retrouve non seulement dans les sociétés africaines étudiées, mais aussi dans l'ancienne physique et l'ancienne médecine, antérieures aux mutations scientifiques modernes: par un certain nombre de sondages à travers l'immense corpus, qui commence à être bien exploré, de ces représentations, l'Aristote du traité *De la génération des animaux* (p. 57, 295-303) voisine alors avec les idées des médecins hygiénistes des XVIIIème et XIXème siècles et avec les apports des études folkloristes. Nous nous trouvons devant un système de circulation des humeurs,

d'imprégnations, d'influences par contiguïté, de marques indélébiles inscrites sur le corps par le contact d'un autre corps, de participation différentielle, suivant la différence ou l'identité des sexes, à ces influences ; ce système permet de comprendre la place de la parenté de lait dans l'inceste du deuxième type (p. 309-325); quant à la parenté spirituelle (cf. p. 107), elle relèverait aussi de l'inceste du deuxième type, créant, plus problématique à nos yeux, une sorte de consanguinité "par l'homologie entre le Verbe et la semence" (p. 327). L'interdit de l'inceste aurait à son "origine" la "prise de conscience" de ces cumuls de l'identique (p. 13).

On voit que le champ couvert par ce gros ouvrage est extrêmement vaste, d'autant que ce livre s'appuie aussi sur un matériel tiré du contemporain de nos sociétés, tel roman populaire, telle série télévisée, telle affaire qui défraya naguère la chronique, l'affaire Woody Allen. Elaborer une théorie de l'inceste la plus compréhensive était en effet une grande ambition qui ne pouvait être réalisée que par un aussi large travail. Cependant le lecteur, séduit et admiratif, est-il totalement convaincu, par la thèse centrale, ou du moins par les arguments qui l'établissent ?

Nous passerons rapidement sur une question de terminologie, qui néanmoins n'est pas futile : pourquoi un "deuxième" type ? Tout le livre, d'une part établit une priorité logique pour l'inceste des deux soeurs et de leur mère, l'inceste au sens commun, biologique, étant un cas particulier, un *Spezialfall* écrivait Freud; d'autre part il montre bien qu'il n'y a pas entre l'un et l'autre de rapport "chronologique", ni à l'échelle de l'histoire de l'humanité, ni à celle des membres d'une société, ni non plus de hiérarchie d'importance¹⁸. Pourquoi par ailleurs parler de "type", puisque l'élaboration de la théorie de l'inceste dépasse de beaucoup ce que peut révéler une "typologie" ?

¹⁸ Cf. F. Hérítier, p. 30 : ni chronologie, ni généalogie.

Plus avant, le livre de Françoise Hérítier éveille en nous nombre de questions et nous conduit à poser bien des problèmes jusqu'ici peu ou partiellement envisagés. Pour n'aborder que ce qui me paraît le plus important, la thèse centrale bien exprimée au début du livre¹⁹, ce qui y est en cause, affirmé nettement, c'est le rapport entre des pratiques ou des interdits et un biologique empiriquement observable par les yeux et par les sens. Si ce biologique observable, c'est la différence des sexes, "butoir pour la pensée" (F. Hérítier, p. 11), à partir de laquelle a pu se développer tout discours, populaire ou scientifique, il n'en reste pas moins que ce n'est que sous la forme de traces, historiques ou juridiques, de savoirs populaires ou folkloriques, d'observations ethnographiques, que peut s'appréhender la théorie la plus générale (cf. id. p. 17) : c'est l'autre de la pensée "scientifique", c'est ce qui est perdu dans l'archaïque ou l'exotique, qui détient la vérité du fonctionnement de toute pensée; des représentations théologiques²⁰ ou cosmiques²¹, comme il est souvent et brillamment montré, n'ont-elles pas de plus grande pertinence que les évidences empiriques ? En outre le décrochage par rapport au biologique que permet d'effectuer la thèse de Françoise Hérítier (comme chez Freud le passage de l'*Erzeuger* au *Vater*) ne peut-il se faire qu'à l'aide du biologique et d'une approximative élaboration de ses données ? Et sous la forme de l'archaïque est-ce que le biologique ne remporte pas une indirecte victoire sur le symbolique si justement promu au premier rang tout au long de ce livre ? La quasi-équivalence, sous la forme de deux "types" d'une même essence, de l'inceste "du deuxième type" et de l'inceste "du premier

¹⁹ Id., p. 23: "l'interdit des deux soeurs, c'est le primat du symbolique qui se trouve affirmé, du symbolique ancré dans ce qu'il y a de plus physique dans l'humanité, à savoir la différence anatomique des sexes, vue par les yeux, triturée par l'esprit des hommes /.../ ainsi que celle, physiologique et perçue par les sens, des différences ou des similitudes des liqueurs qui sourdent des corps".

²⁰ Par exemple id. p. 114, et toutes les pages consacrées au christianisme.

²¹ Par exemple id. p. 83 à propos du *Deutéronome*.

type" ou biologique et le problématique statut du biologique observable nous amènent à nous interroger sur une question qui court souterraine tout au long de ce livre, les rapports entre l'alliance *instituée* (entre lignées, par mariage, par parenté symbolique, etc.) et la simple relation sexuelle²². L'interdit qui porte sur l'une et sur l'autre est-il exactement de même nature et de même portée ? La première est-elle l' "institution" de la seconde ?

Question dernière, que les travaux de Cl. Lévi-Strauss, à la suite desquels s'inscrit le livre de Françoise Héritier, nous amenaient déjà à nous poser, l'interdit de l'inceste apparaît comme étroitement lié à la possibilité de le penser mais aussi de penser : l'avant de l'interdit n'est pas "pensable", comme ne l'est pas non plus un avant du langage ou une "origine". Peut-il être substitué à cette impossible opération la reconstitution d'un quasi-processus, de l'observation de la différenciation sexuelle à l'élaboration d'une logique de l'identité et de la différence et à l'interdit de l'inceste ? Ou est-ce la seule possibilité de constituer une origine dans le geste même qui, s'en dégageant, pose la structure, condition de possibilité de la pensée ? Inesquivables questions. On comprendra ici que la psychanalyse ne puisse faire l'économie d'un affrontement exigeant avec les données de l'anthropologie et au point de "butée" de l'anthropologie. Freud et ses disciples²³ avaient, avec les moyens de leur temps et enjambant les objections de la prudence scientifique, relevé le défi.

²² Faut d'une rigoureuse élaboration de ces différences on trouvera nombre de remarques importantes, p.40, 53, 87-90, 112, 196, etc.

²³ Cf. O. Rank et H. Sachs, *Psychanalyse et sciences humaines*, Paris, P.U.F., 1980, trad. de *Die Bedeutung der Psychoanalyse für die Geisteswissenschaften*, 1913.

Marie-Laure Susini.

L'exposition Joseph Beuys à Beaubourg.

De Beuys, longtemps on ne connut en France qu'une personnalité charismatique, des écrits didactiques, des traces de performances et des parcelles d'une oeuvre dont on supposait que la force de conviction ne tenait qu'à la présence du chaman.

De Beuys, on ne reconnut longtemps qu'un visage qui, une fois encore, fait emblème, agrandi aux mesures de la place Beaubourg, et dénude un regard chargé d'un bouleversement intime, d'une souffrance au présent, hors du temps. Qu'avait-il vu ? Que continua-t-il à voir ?

L'exposition permet de découvrir dans les meilleures conditions un classique de l'après-guerre, la rigueur de ses impératifs esthétiques, et son influence sur nombre de contemporains. L'oeuvre se soutient par ailleurs d'un échafaudage conceptuel où les matériaux, feutre, graisse, métal, sont traités comme symboles de forces et d'énergies. Matériaux de l'histoire singulière d'une survie mythique, englobés dans une théorie sociale et idéaliste. Beuys, engagé en 1940 à l'âge de vingt ans dans la Luftwaffe, fut deux fois abattu, sur le front russe et au-dessus de Londres, et deux fois sauvé.

Au fur et à mesure qu'on reconnaît mieux la valeur de l'artiste, il devient moins sacrilège de négliger le théoricien. Il n'en demeure pas moins, à la fin de cette exposition, exceptionnelle de qualité et d'émotion, une certaine perplexité, sinon un certain malaise. Pour prendre un exemple entre beaucoup d'autres, une sculpture assemble des rails de chemin de fer comprimés et un canon. Beuys, et les notices pédagogiques de l'exposition, l'étiquettent comme un souvenir du tramway de l'enfance.

L'étiquette est dérisoire. L'oeuvre, dans son poids de réel, outre sa beauté formelle et son audace, emporte le respect. Alors que le symbole s'insère dans une proluxe écriture dogmatique, à la limite du délire, le choix du matériau, signifiant, l'este l'oeuvre d'une vérité. Cette vérité, est-ce de l'avoir sue sans pouvoir la dire autrement que dans une oeuvre dont il ignore la cause, qu'il garde ce regard quasi halluciné ? Ou est-ce à partir de la douleur intériorisée et infinie d'un tel regard, qu'on lui suppose de n'avoir pas seulement parlé de sa singulière survie et de la souffrance des arbres ?

Faute d'ouvrir la moindre faille pour une équivoque, et en tenant à sacraliser le héros, les commentaires officiels demeurent en deçà de l'interrogation d'Adorno, centrale dans l'art contemporain, et que l'oeuvre de Beuys, entre transmission et forclusion, devrait, si on n'évite pas sa charge d'angoisse, réussir à préserver.

Cartels et espaces

Une réunion sur les cartels se tiendra à Paris, le samedi 1^o octobre 1994, de 15h à 18h, à la F.T.P., 83 boulevard Arago, 75014 Paris. Elle fera suite à celle du 28 juin 1994. Les exposés de ces deux réunions seront publiés dans les *Carnets N°2*. Mais il est bien-sûr possible d'inscrire dès maintenant les cartels déjà constitués ou en voie de constitution auprès de Patrick Valas. Une liste des cartels inscrits dans l'École sera publiée ultérieurement. Sur la proposition des participants à la première réunion, des cartels pourront, lors de la réunion du 1^o octobre, être constitués sur le mode aléatoire du tirage au sort.

Enseignements

Collège de la Passe

Quelles théories supportent la pratique des cures ?

Le premier jeudi du mois à partir du 6 octobre 1994,
à la F.T.P., 83 boulevard Arago, 75014 - Paris.

Espace

L'espace, "Les mathématiques, la lettre et l'objet de la psychanalyse", propose un enseignement intitulé :
En quoi les mathématiques sont-elles nécessitées par l'objet de la psychanalyse ?

Il se tiendra le deuxième mercredi de chaque mois à la :
F.T.P., 83 bd Arago
75014 - Paris
à 21h.

La première réunion aura lieu le Mercredi 12 Octobre 1994 :
Objet mathématique, objet de la psychanalyse : le mathème.

Exposés de :
Jean Michel Vappereau et René Guitart suivis d'une discussion.

Daniel Bartoli, Geneviève Bensoussan, René Guitart, Charles Nawawi, Marie-Laure Susini, Patrick Valas, Jean-Michel Vappereau, Hector Yankélevitch.

Séminaires

- *François Balmès et Marie-Claire Boons-Grafé*

Le groupe de lecture se réunira le deuxième et le quatrième jeudi du mois, à 21h, à la F.T.P., 83 boulevard Arago, 75014 Paris, pour poursuivre la lecture de "L'étourdit". A partir du jeudi 10 novembre 1994.

- *Daniel Bartoli*

A partir du mois d'octobre, reprise du groupe de travail animé par Daniel Bartoli. Il se tiendra le deuxième et quatrième vendredi de chaque mois, de 10h à 12h, à l'Institut Paul Sivadon, 23 rue de La Rochefoucauld 75009 Paris.

Son thème est : *Les concepts psychanalytiques à l'oeuvre dans les cures des psychosés.*

La première séance mensuelle sera le lieu d'un exposé, la seconde réservée à la discussion et à l'abord clinique.

- *Jean Guir et Patrick Valas*

Sciences, Médecine et Psychanalyse.

Tous les premiers mardis du mois, à 21h15, salle 2, à la F.T.P., 83 boulevard Arago, 75014 Paris. Exceptionnellement, la première séance aura lieu le mardi 8 novembre 1994. Participation aux frais sur place. Pour information : tel. 46.34.57.11

- *Jacques Lebrun*

Les séminaires de Jacques Lebrun, à l'École pratique des Hautes Études, section des sciences religieuses, auront lieu les jeudis de 14 heures à 16 heures, à la Sorbonne, escalier E, 1^o étage gauche, salle Dumézil, sur "L'interprétation et ses problèmes à l'époque moderne".

Première séance, le jeudi 17 novembre 1994. Il est recommandé de s'inscrire au secrétariat de la section en septembre à l'adresse indiquée ci-dessus.

- Brigitte Lemérier

fera un séminaire qui a pour titre : "Introduction à la théorie psychanalytique : autour du graphe." A partir du mois de décembre. Les jours, heures et lieu seront indiqués dès que possible.

- Solal Rabinovitch

Quelles modalités de la cure psychanalytique la psychose nous oblige-t-elle à inventer?

Le deuxième mardi du mois, de 10h à 12h, à l'Institut Paul Sivadon, 23 rue de la Rochefoucauld 75009 Paris. A partir du mois de novembre.

- Frédérique Saldès

Le séminaire "Les entrées en analyse", tenu par Frédérique Saldès poursuivra son travail en 1994-95 à partir de "L'homme aux loups". Chaque second vendredi du mois à partir du 14 octobre 1994, à 20h30, au C.H.S. de Montperrin à Aix en Provence.

- Anne-Lise Stern

reprend son travail : *Camps, histoire, psychanalyse*. Leur nouage dans l'actualité européenne oblige les psychanalystes.

Le premier et troisième mercredi du mois à 20h, Maison des Sciences de l'homme, 54 Boulevard Raspail, 75006 - Paris. A partir du 19 octobre.

- Jean-Michel Vappereau

Le cours de topologie en extension, assuré par J.M.Vappereau, aura lieu, chaque mardi à 20h30. Il commencera le mardi 5 Octobre. Le local reste encore à préciser.

Nous proposons de poursuivre, au premier trimestre notre parcours traitant de :

La lettre dans les Écrits de J. Lacan.
introduction à une théorie de l'écriture.

Nous ne pouvons nous satisfaire de la référence vague et analogique à la trace lorsqu'il s'agit de l'écriture, surtout lorsqu'elle consiste à parler de ce qui s'inscrit, à l'occasion de la construction d'un nom par exemple, de ce qui se transmet du réel qui peut être frôlé par la logique.

Nous préférons repartir de ce à quoi nous sommes arrivé l'an passé, du recoupement de l'auditif et du visuel en tant que s'y joue une involution signifiante.

Il nous reste à lire dans *Radiophonie*, spécialement la réponse à la troisième question puis *Lituraterre*, un passage de *L'Étourdit* et *Joyce le sinthome*.

Nous entreprendrons par la suite d'interroger la signifiante de ce que Lacan désigne par :

Le désir de l'Autre.

Nous procéderons en définissant pour la logique, la fonction phallique et le complexe de castration..., de telle manière que nous commencerons par résoudre le problème formulé par Lacan dans le séminaire, en 1960-61, traitant du transfert : "Ce que nous révèle l'expérience analytique, c'est qu'il est plus précieux que le désir lui-même, d'en garder le symbole, qui est le phallus. Voilà le problème qui nous est proposé." (leçon du 12 Avril 1961), grâce à la topologie du sujet construite dans notre logique canonique modifiée.

Plaisance le 7.IX.1994.

Éphémérides

Écritures dans la psychanalyse.

Le samedi 25 juin dans l'après-midi s'est tenue à Nîmes une rencontre de travail sur le thème : «Écritures dans la psychanalyse». Cette rencontre avait été initialement prévue par l'ex-Espace Hors-texte, et son principe avait été maintenu pour permettre au travail engagé de se poursuivre.

Sa réalisation a été rendue plaisante par les hôtes nîmois.

Les nombreux participants parisiens et méridionaux ont été sensibles à la qualité et à la densité des exposés.

Il a été décidé que le travail sur ce thème se continuerait dans le cadre de l'École.

Les regroupements de travail existants pourront selon leur choix, et le point de leur travail se réorganiser ou non en espaces ou cartels, quand il ne le sont pas déjà.

L'orientation première prévoyait la réalisation d'un colloque. Il est apparu plus adapté à la nature du thème, compte tenu de la précision qu'il exige, de viser à terme une publication à proposer à l'École, une nouvelle rencontre dans six mois faisant relais. La date de cette rencontre sera fixée et annoncée ultérieurement.

Christiane Dias, Frédérique Saldès et François Balmès ont été chargés de la coordination.

Réunion organisée par les membres d'Aix en Provence, Draguignan et Marseille de l'École de psychanalyse Sigmund Freud

Qu'est-ce qui dans les cures analytiques d'aujourd'hui témoigne de l'actualité des structures freudiennes ? Quel est le destin de ces structures dans les pratiques des institutions ?

Cette réunion se tiendra le samedi 12 novembre, l'après-midi et le dimanche 13 novembre, le matin. Le lieu sera précisé dès que possible.

Pour toutes propositions d'intervention, s'adresser, avant le 15 octobre à : *Jacqueline Mathieu*, 48 rue Roux Alphéran, 13100 Aix en Provence, tel : 42 26 80 52 ou à *Hélène Zarka*, Le Saint Robert C2, 13090 Aix en Provence, tel : 42 59 12 72.